

Philippe CONTAMINE, Jacques JOUANNA & Michel ZINK (Ed.), *La Grèce et la guerre*, Actes du 25^e colloque de la Villa Kérylos organisé à Beaulieu-sur-Mer les 3 et 4 octobre 2014. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2015. 1 vol. IV-303 p., ill. n/b et coul., plans (CAHIERS DE LA VILLA KÉRYLOS, 26). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87754-333-0.

Des fragments d'Héraclite qui nous sont parvenus, une citation a largement retenu l'attention des spécialistes de la guerre antique et moderne : « *polemos* est le père de toutes choses » (fragment Diels-Kranz 53). Dans ce passage, le philosophe grec énonce des lois pour comprendre l'ordre naturel du monde qui aurait été engendré par la violence. La guerre est omniprésente dans notre histoire, aujourd'hui comme hier. Elle est à la fois l'expression d'une pratique culturelle et d'une volonté politique qui considère la guerre comme une solution envisageable parmi tout un éventail de possibilités. La guerre est souvent le fruit d'un legs culturel que les spécialistes cherchent à analyser et à comprendre. Cet ouvrage rassemble les contributions d'historiens, de philologues, d'archéologues, d'historiens de l'art et de numismates, qui abordent la guerre en Grèce, depuis Homère jusqu'aux périodes byzantine, médiévale et moderne. La guerre est omniprésente dans le monde des cités grecques comme l'attestent les textes et les images antiques. Les trois premières contributions soulignent ainsi la dialectique permanente entre la guerre et la paix dans les textes des historiens, des orateurs et des philosophes de l'Antiquité. Monique Trédé brosse tout d'abord le portrait des historiens de la Grèce d'époque classique, qui ont assuré leur bonne fortune en relatant les guerres menées par les Grecs (« La guerre et les historiens », p. 1-12). Laurent Pernot aborde ensuite le discours rhétorique, qui est un moyen de préparer, de conduire mais aussi de terminer une guerre (« Les orateurs antiques entre guerre et paix », p. 13-28). Comme un clin d'œil à la *rhétorikê*, Jacques Jouanna se concentre sur l'art, ou bien la science, de la guerre, *polemikê*, innovation grecque qui se développe dans la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C. (« Guerre et philosophie en Grèce ancienne : aux origines de l'art de la guerre », p. 29-46). Les historiens entrent alors dans la bataille. Dans une belle contribution, Pierre Ducrey revient sur l'apparition de l'hoplite et sur l'évolution des armes destinées à protéger la vie du guerrier (« Du nouveau sur le combat des hoplites. Vraiment ? », p. 47-57). De son côté, Denis Knoepfler aborde la question fondamentale de l'éphébie, qui a suscité de nombreux commentaires et de riches analyses, mais dont la documentation reste encore lacunaire et bien tardive (« L'éphébie athénienne comme préparation à la guerre du IV^e au II^e siècle av. J.-C. », p. 59-104). Après la défaite de 338 av. J.-C., Athènes cherche à renouveler sa force militaire afin d'assurer la défense de ses frontières. Cette réforme, qui a un coût que la cité attique cherche à financer, passe par la création, ou bien par une refonte, de l'éphébie. L'auteur se penche plus en détail sur l'éphébie d'époque hellénistique, qui serait devenue progressivement une école de formation plus civique que militaire. Puisant leurs racines dans un terroir grec, les techniques militaires de la Macédoine ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de la guerre. Ces réformes militaires furent accompagnées par des réformes administratives profondes menées par Philippe II et Alexandre le Grand, qui visèrent aussi à réorganiser l'ordre social de la Macédoine, comme le montre Miltiade Hatzopoulos (« L'organisation de la guerre macédonienne : Philippe II et Alexandre le Grand », p. 105-120). Ils augmentèrent

ainsi le nombre des familles nobles, qui composaient le noyau des forces armées macédoniennes, afin de limiter l'influence de quelques familles, de s'attacher la fidélité de leurs hommes et de renforcer le rôle central de l'État. L'argent constitue le nerf de la guerre, aujourd'hui comme hier, en Syrie comme en Macédoine ou bien en Grèce, comme le rappelle Olivier Picard dans une démonstration brillante (« Payer la guerre en Grèce ancienne », p. 121-141). L'invention de la monnaie servit à financer la guerre et à s'assurer la fidélité des guerriers. La chouette d'Athènes fut ainsi pendant longtemps la monnaie des mercenaires. Devant l'ampleur des guerres et leur manque constant d'hommes, les cités grecques furent obligées de recruter toujours plus et en plus grand nombre de nouveaux combattants, ce qui les amena à générer de nouvelles monnaies (par ex., la monnaie de bronze de Corinthe). L'histoire de la Grèce n'est pas seulement antique, elle est aussi moderne comme le rappelle la deuxième partie de cet ouvrage. À partir d'une analyse approfondie de la *Mappae clavicula* et du *Livre des feux pour brûler les ennemis* de Marcus Graecus, Robert Halleux revient sur la question de la composition du feu grégeois (pétrole, lignite, huiles, gommes, résines et poix, matières sulfureuses et agents de texture) et de sa propulsion (flèches, pierres et grenades) qui s'appuie sur la balistique classique (« Le feu grégeois, ses vecteurs et ses engins de propulsion », p. 143-152). Son origine remonterait au siège de Constantinople durant lequel Callinicos, architecte originaire d'Héliopolis, aurait enflammé les vaisseaux des Arabes. De son côté, Jean-Yves Tilliette s'interroge sur la réception de la figure d'Alexandre le Grand au cours du Moyen Âge à partir de l'étude de l'*Alexandréide*, qui se substitue à l'*Énéide* de Virgile à partir du XIII^e siècle (« Alexandre le Grand, modèle et précurseur des croisés ? », p. 153-169). Au cours des premiers siècles médiévaux, l'image du souverain macédonien est plutôt sombre et négative : il est considéré comme un « chien de guerre ». Les textes médiévaux renouvellent cependant peu à peu le souvenir de sa destinée exceptionnelle. Alexandre le Grand devient progressivement un modèle pour les croisés qui entreprennent le voyage vers l'Orient : *Magnus in exemplo est* (Gautier de Châtillon, *Alexandreis* X, 448). Deux contributions interrogent ensuite des faits de guerre. Jean-Claude Cheynet revient tout d'abord sur la prise d'assaut de Constantinople par les Croisés en 1204 (« La défense de l'Empire romain d'Orient lors de la Quatrième Croisade », p. 171-192). Comment expliquer la victoire des Croisés alors que la situation ne leur était pas favorable ? Ils profitèrent de la qualité de leurs chefs, des défaillances de la partie adverse et d'une certaine indifférence de la population. Philippe Contamine aborde de son côté la conquête de la Morée au XIII^e siècle (« Quand la Morée était française : Faits d'armes et de chevalerie », p. 193-214). La région est conquise malgré les nombreuses querelles qui affectent les vainqueurs. Cette histoire est redécouverte dans les années 1820-1840 sous la plume de Joseph-Alexandre Buchon. Au moment où la Grèce se libère grâce à l'intervention de nations européennes philhellènes, Buchon cherche, selon ses propres mots, « à combler une lacune dans nos annales nationales en écrivant une histoire de la domination des Français aux XIII^e et XIV^e siècles dans les provinces démembrées de l'empire grec ». Il cherche à redorer le prestige d'une histoire nationale. Jean-Pierre Bois évoque ensuite la réception de l'art militaire antique par le biais des études des textes anciens (« Polybe et le chevalier de Folard », p. 216-244). Le point fort en est la traduction de Polybe en six volumes par dom Vincent Thuillier, bénédictin de la congrégation de

Saint Maur. Le chevalier de Folard, qui connaît les classiques de la littérature antique, s'appuie sur cette traduction de Polybe pour nourrir sa propre réflexion théorique sur l'art de la guerre, sur les tactiques employées et sur l'usage de certaines armes. La réception de l'Antiquité concerne certes l'art de la guerre, mais aussi l'art de la peinture. Jean-Auguste-Dominique Ingres n'aimait pas peindre la guerre, étape pourtant obligée de tout peintre d'histoire. Sa curiosité archéologique pour l'Antiquité l'invite à s'y intéresser. Ses dessins relèvent souvent plutôt de la fantaisie de l'artiste que de l'acribie de l'archéologue amateur. À partir de l'étude de 57 cartons à dessins conservés par le Musée Ingres de Montauban, Adrien Goetz étudie cet aspect mal connu de la production du peintre (« Ingres historien militaire ? Quelques aspects du fonds inédit du musée Ingres de Montauban », p. 247-260). Dans une dernière contribution, Yannis Mourélos revient sur le jeu des alliances entre les puissances et les enjeux du « front d'Orient », théâtre marginal d'une guerre qui se déroule plus à l'Ouest (« Le front d'Orient dans la Grande Guerre. Enjeux et stratégies », p. 261-271). L'auteur aborde les raisons qui ont conduit à l'envoi d'un corps expéditionnaire afin de voler au secours des Serbes lorsque la Bulgarie entre en guerre en octobre 1915. La défaillance des Serbes deux mois plus tard remet en question la présence d'un corps expéditionnaire à Salonique, qui devient alors une question plus politique que militaire entre les nations de la Triple Entente. Parvenu au terme de sa lecture, le lecteur aura le sentiment que l'histoire de la guerre en Grèce est aussi la riche histoire d'un legs culturel qui remonte à l'Antiquité. L'ouvrage, qui a le mérite à la fois de revenir sur un certain nombre de questions fondamentales (par ex. l'éphébie, le financement de la guerre...) et de présenter des dossiers peu ou bien mal connus (par ex. la conquête de la Morée...), est agréable à lire par la diversité, la richesse et surtout la qualité des contributions qui le composent.

Isabelle WARIN

Lukas THOMMEN, *Die Wirtschaft Spartas*. Stuttgart, Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 191 p., 2 cartes. Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-10675-7.

Ce petit livre vise à réactualiser les connaissances sur Sparte et prend acte du fait qu'elles évoluent actuellement. Il traite les questions suivantes : I. La topographie (territoire, routes, ports) à laquelle renvoient deux cartes en fin du volume, ce qui est un peu sommaire. II. La société spartiate, rapidement examinée dans ses grandes catégories (les groupes sociaux et leur contribution à l'économie, Spartiates, Périèques-Hilotes et esclaves). La partie suivante consacrée à l'armée, puis aux relations entre cités me semble originale, en partie à cause de ses appendices, liés au texte, ce qui les rend facilement utilisables par exemple : 4. Armée 4.1 Organisation de l'armée 4.2 Chefs de mercenaires et mercenaires 4.3 Appendice (p. 51-53) : listes d'opérations de mercenaires fin des v^e et iv^e siècles av. J.-C. 5. Proxénies, liens d'hospitalité et d'amitiés. 5.1 Liste des proxènes (p. 56-58, avec un complément p. 151-154). 5.2 Liste des hôtes et relations (p. 58-61). III. Agriculture et élevage. L'auteur recense les divers produits cités comme étant laconiens. Si l'huile d'olive est recensée, il faudrait aussi rappeler le nombre important d'amphores de table trouvées en Sicile et Grande-Grèce (signalées par Paola Pelagatti) ce qui met aussi le vin au nombre des produits agricoles disponibles en quantité exportable. L'élevage est rapidement expédié (p. 66-